

Jacqueline de Romilly

LES SOPHISTES



Extrait de
Les grands sophistes dans l'Athènes de Périclès, « Préface ». Paris, Fallois, 1998, p.
7-14 [adapté, sans notes]

Notice biographique

Née en 1913, à Chartres, Jacqueline de Romilly est la fille de Maxime David, professeur de philosophie, tué à la guerre en 1914, et de Jeanne Malvoisin, écrivaine. Elle suit ses études à Paris au lycée Molière, au lycée Louis-le-Grand, à l'E.N.S. de la rue d'Ulm et Sorbonne ; elle obtient le prix en latin et en grec au Concours général en 1930, première année où les filles pouvaient concourir, et devient agrégée des lettres en 1936 puis docteur ès lettres en 1947.

Après avoir enseigné le grec dans un lycée de Versailles puis à la Sorbonne, Jacqueline de Romilly est élue au Collège de France le 20 juin 1973 pour y occuper, jusqu'en 1984, la chaire La Grèce et la formation de la pensée morale et politique, alors nouvellement créée. Jacqueline de Romilly devient ainsi la première femme professeure du Collège de France nommée sur une chaire d'État. Pendant onze ans, tout au long de son enseignement au Collège de France, elle y aborde Thucydide (auteur qu'elle a traduit et commenté tout au long de sa carrière), Homère ou encore Platon, la Grèce classique restant toujours au cœur de ses intérêts.

En 1975, elle devient la première femme élue à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, et elle entre à l'Académie française en 1988. En 1995, elle obtient la nationalité grecque.

De son œuvre foisonnante, outre sa belle traduction de Thucydide pour La Pléiade, retenons *La Crainte et l'Angoisse* dans le théâtre d'Eschyle (1958) ; *La Loi dans la pensée grecque : des origines à Aristote* (1971) ; *La Douceur dans la pensée grecque* (1979) ; « *Patience mon cœur !* » *L'essor de la psychologie dans la littérature grecque classique* (1984) ; *La Grèce antique à la découverte de la liberté* (1989) ; *Pourquoi la Grèce ?* (1992) ; *Problèmes de la démocratie grecque* (2006).

Jacqueline de Romilly est décédée le 18 décembre 2010.

source : college-de-france.fr/

LES SOPHISTES

Lorsque l'on évoque l'Athènes du Ve siècle avant J.-C., chacun a tout de suite à l'esprit une gerbe de grands noms et d'œuvres éblouissantes. On sait que ce fut « le siècle de Périclès », qu'Athènes était alors, après son rôle dans les guerres médiques, la ville la plus puissante de Grèce, qu'elle incarnait la démocratie, que sa marine lui assurait la maîtrise des mers, qu'elle était à la tête d'un véritable empire, et qu'elle en utilisait les ressources pour faire construire les monuments de l'Acropole, autour desquels on se presse encore aujourd'hui. On sait qu'à ce moment-là le sculpteur Phidias la dotait d'œuvres d'art célèbres. On sait aussi qu'alors, juste avant la guerre du Péloponnèse, qui occupa le dernier tiers du siècle, puis pendant toute cette guerre, Sophocle et Euripide écrivaient leurs tragédies, tandis qu'Aristophane produisait ses comédies.

On sait que l'historien Hérodote était venu vivre, au moins pour un temps, dans cette Athènes de Périclès et que Thucydide allait se mettre à une histoire audacieusement lucide, consacrée, cette fois, à cette guerre du Péloponnèse, opposant Athènes à Sparte, qui fut commencée sous Périclès et dura presque

jusqu'à la fin du siècle. On sait également que Socrate hantait alors les rues de la ville, discutant avec de jeunes aristocrates et leur découvrant des idées nouvelles, qui nous sont connues aujourd'hui par deux de ses disciples, Platon et Xénophon. On sait enfin que toute cette activité intellectuelle se poursuivit jusqu'à la fin du siècle : lors de la défaite athénienne qui termina la guerre du Péloponnèse, en 404, Périclès était mort depuis vingt-cinq ans, Sophocle et Euripide depuis peu, Socrate devait être condamné à mort en 399 et Thucydide disparaître vers la même date. On sait donc qu'il y a eu là un moment bref, mais capital pour l'histoire de la civilisation grecque, et même de la civilisation occidentale. En revanche, peu de gens connaissent les sophistes. Les noms de Protagoras et de Gorgias, à plus forte raison ceux d'Hippias, de Prodicos ou de Thrasymaque, ne sont guère familiers qu'aux spécialistes.

Or il est facile de constater que, dans cet essor si étonnant, ils jouèrent un rôle qui ne l'est pas moins. Tout semble en effet s'être accompli sous leur influence et avec leur participation. Tout le monde reconnaissait leur importance. Et tous les écrivains du temps ont été leurs disciples ou ont appris d'eux quelque chose, les ont imités ou bien discutés.

Dès le début, nous trouvons le premier d'entre eux, Protagoras, en liaison étroite avec Périclès, le principal personnage d'Athènes. La *Vie de Périclès* de Plutarque nous montre les deux hommes discutant une journée entière sur une question de responsabilité juridique dans un accident sportif. Discussion oiseuse et technique ? Discussion de « sophistes » au sens moderne du terme ? Si l'on veut ; mais aussi analyse de la notion de responsabilité et réflexion sur le droit : toute l'évolution du droit athénien et tous les débats des orateurs, des historiens ou des tragiques sur la responsabilité sont déjà là, qui couvent. Et notre sophiste apparaît, dans la circonstance, comme un homme éminent et respecté. Aussi bien, lorsque Périclès organisa, en 443, l'envoi d'une colonie panhellénique à Thourioi, en Italie du Sud, ce fut Protagoras qui fut chargé d'en rédiger les lois : une haute responsabilité pour cet étranger, et qui confirme l'estime où il était tenu.

Quant aux écrivains, sans même s'arrêter à l'influence indirecte qu'exercèrent ces quelques hommes et à la notoriété qui fut la leur, sans mentionner non plus les multiples allusions d'Aristophane, qui les traite comme des gens connus de tous, c'est un fait que la plupart des auteurs furent leurs élèves et que les simples données de fait sont stupéfiantes. Euripide passe

pour avoir suivi, outre l'enseignement d'Anaxagore, celui de Protagoras et celui de Prodicos, soit deux de ces sophistes ; et effectivement son théâtre est rempli d'idées, de problèmes, ou de tours de style qui sont de toute évidence empruntés à leurs habitudes. Thucydide, lui, passe pour avoir été le disciple de Gorgias, de Prodicos et d'Antiphon, soit trois d'entre eux ; cette tradition n'est peut-être qu'une conclusion tirée des parentés évidentes qu'entretient son œuvre avec l'enseignement des sophistes ; celles-ci ne sont pas douteuses ; elles sautent aux yeux, qu'il s'agisse de la méthode d'analyse, de la présentation dialectique, de l'esprit positiviste ou des recherches mêmes du style. Socrate lui-même nous est présenté comme en relations constantes avec les sophistes. Il traite certains d'entre eux avec considération. Et Platon lui fait dire, dans le *Ménon*, qu'il fut l'élève de l'un d'eux, Prodicos : il est vrai qu'il précise dans le *Cratyle* – pour se moquer, mais comme une chose vraisemblable – qu'il a entendu de Prodicos non pas la leçon de cinquante drachmes, mais celle d'« une drachme » (384 b). Plus tard, Platon se réfère constamment à ces quelques hommes ; et, parmi ses dialogues, qui les mettent souvent en scène, il en est deux qui portent comme titre le nom des

deux premiers sophistes : le *Gorgias* et le *Protagoras*. Enfin Isocrate, fondateur, au début du IV^e siècle, d'une nouvelle école de rhétorique et de philosophie, la définit par rapport aux sophistes, dont il corrige certaines tendances, mais suit de très près l'esprit : il
120 avait été lui-même l'élève du sophiste Gorgias, dont il était allé suivre les cours en Thessalie. Partout, dans la littérature du temps, on est renvoyé aux sophistes comme à des gens dont l'influence fut alors décisive.

Comment, dans ces conditions, ne pas désirer comprendre ce qu'ils furent ? Et comment, quand on est spécialiste du V^e siècle athénien, ne pas souhaiter, au terme de longues études sur les textes de cette époque, remonter enfin à ces
130 personnages si peu connus, mais si importants ? À vrai dire, on ne comprend rien à ce que furent ni le siècle de Périclès ni le « miracle grec », si l'on n'a pas une idée claire de la nature et de la portée de leur influence.

Seulement, voilà ! l'entreprise est aussi ardue qu'elle est nécessaire. Car il se trouve que ces hommes si influents, et qui avaient accumulé traités sur traités dans des quantités de domaines, nous échappent cruellement. On sait
140 bien, en gros, qui ils étaient. S'il peut y avoir quelques hésitations de détail sur tel ou tel personnage, on connaît leurs noms, leurs dates,

leur réputation. Il s'agit de maîtres venus de diverses villes et qui enseignèrent alors à Athènes – dans la seconde moitié du Ve siècle avant J.-C. et un peu au-delà. On a divers témoignages sur l'activité qui était la leur et sur le genre d'enseignement qu'ils donnaient. Mais les difficultés commencent dès que l'on essaie
150 d'y voir un peu plus clair.

On est d'abord confronté à ce paradoxe que leurs œuvres, que ces traités, si divers et si célèbres, sont aujourd'hui pratiquement tous perdus. Peut-être étaient-ils trop techniques ? Toujours est-il que, de cette masse énorme d'écrits, survivent tout juste de menus fragments, la plupart comptant quelques lignes, et sauvés par des citations. Tous les fragments de nos sophistes, mis bout à bout, ne feraient
160 pas vingt pages. Qui plus est, ils nous arrivent sans aucun contexte. En admettant que les citations, faites après plusieurs siècles, soient correctes et fidèles (ce qui serait bien remarquable), elles sont souvent faites par des auteurs qui ne cherchent nullement à donner une idée des doctrines, mais parfois à offrir un exemple de style, ou à montrer quelques traits généraux par où les siècles classiques semblaient confirmer leurs propres idées, sceptiques ou idéalistes selon les cas. Autrement
170 dit, le premier problème est un problème

d'interprétation. Et chacun y met de toute nécessité une bonne part d'imagination. Si bien que les controverses font rage... Je sais bien : on a aussi des témoignages, dont certains datent du temps de Platon. Chacun pense, en effet, à Platon, qui n'a guère cessé, dans toute son œuvre, de mettre en scène les sophistes. Il est notre meilleur guide. Mais, nouveau paradoxe, ce guide est bien évidemment partial ; car, s'il met en scène les sophistes, c'est pour faire réfuter leurs thèses par Socrate ! On a donc quelque inquiétude à le suivre, et l'on a le sentiment que ces sophistes risquent fort d'être victimes d'un éclairage qui est trompeur.

S'il faut tenter de restituer ces débats, ce n'est donc pas facile. Et l'effort qui fut fait en ce sens a quelquefois des résultats qui découragent plutôt qu'ils n'aident. Les savants se sont penchés sur chaque fragment, ont traduit, commenté, rectifié et discuté. Ils l'ont fait avec savoir et perspicacité.

Mais ils ont été, souvent, exposés à un double danger.

D'abord, chez les plus méticuleux, la difficulté des questions et le nombre des points litigieux donnaient à leurs débats un caractère d'érudition quelque peu accablant : l'étude des sophistes touchait presque à l'ésotérisme, avec les inconvénients que cela comporte.

D'autre part, pour discuter de ces questions, il fallait être philologue et philosophe ; mais les deux aptitudes ne sauraient être également dosées. Quand la philosophie prédomine, il est dans l'ordre des choses que les problèmes soulevés le soient en fonction d'une pensée plus spécialisée et plus moderne que ne l'était celle des sophistes. D'où, pour l'interprétation de tel fragment de Protagoras, par exemple, une interprétation « hégélienne » et une interprétation « nietzschéenne ». D'où encore l'habitude de lire tel auteur ancien « à la lumière » d'un philosophe des temps modernes. Du coup l'on constate – et c'est presque inévitable – que, pour l'ensemble du mouvement intellectuel incarné dans nos sophistes, chaque école philosophique tend à lire ces fragments si lacunaires en y retrouvant ses propres problèmes ou ses propres orientations. On y a vu parfois un pur rationalisme, ou bien une expérience existentielle ; de nos jours, on verrait plutôt dans les fragments des sophistes les éléments d'une philosophie du langage – ce qui n'étonnera personne.

Une recherche de ce type – à condition qu'elle soit menée avec prudence – peut avoir une valeur stimulante pour tous et ouvrir des perspectives suggestives. Mais il est clair

230 qu'elle tourne le dos, délibérément, à l'histoire
vécue – celle dont le cadre est l'Athènes du Ve
siècle et dont l'action met en présence, d'une
part, des hommes épris de connaissance et, de
l'autre, ces maîtres animés d'un esprit nouveau.
C'est de cette histoire que l'on est ici parti ; et
c'est à elle que l'on voudrait revenir dans ce
livre, abordant ainsi les sophistes sous un angle
un peu différent.

Le propos de ce livre concerne en effet
240 l'histoire des idées, entendue au sens le plus
large du terme. Ce n'est pas un livre de
philosophie, ni de philosophe. Certes, on ne
peut pas étudier la Grèce classique sans baigner
dans la philosophie, qui, alors, pénétrait tout.
Mais, en fin de compte, les sophistes du Ve
siècle n'enseignaient pas qu'à des philosophes
et n'ont pas eu d'influence que sur des
philosophes. Thucydide et Euripide sont tout
pénétrés de leur enseignement, de même que
250 plus tard Isocrate. Aristophane a parlé d'eux et,
quand Platon les met sur scène, ce n'est pas
toujours dans les dialogues les plus austères. Ils
ont été mêlés à la vie de la cité. Et il doit donc
être permis à qui a bien connu ces disciples et
ces témoins de tenter de mesurer leur rôle
autant que quiconque. On a chance, de la sorte,
de saisir leur pensée dans les termes mêmes que
reflètent les œuvres des contemporains. En

260 outre, on a chance de définir ainsi cette pensée
en fonction de l'aventure extraordinaire au
cours de laquelle Athènes l'accueillit, la
contesta, puis pour finir l'assimila. Nous avons
traité des sophistes dans leur relation avec cette
culture d'Athènes qu'ils marquèrent si
profondément.

Cela implique un certain nombre de silences,
qui furent délibérés, et une espérance précise,
qui donne son sens à l'entreprise.

On ne saurait énumérer tous les silences : on
270 peut du moins en signaler quelques-uns.

Silence, d'abord, sur la bibliographie, les
objections, les suggestions. Quiconque veut
s'informer à ce sujet dispose des instruments
nécessaires ; mais c'est affaire de spécialistes.

Après avoir, autant que possible, tout lu, nous
avons choisi de ne rien citer : les sophistes sont
assez difficiles à approcher sans que l'on y
ajoute les écrans d'une trop lourde érudition.

Pour la même raison, nous n'avons jamais
280 mentionné les problèmes annexes, qui
n'engageaient pas vraiment la portée des
œuvres. Ainsi des titres dont on ne sait pas
toujours s'il s'agit d'un chapitre ou bien d'une
œuvre à part.

Silence, d'autre part – et cela peut être plus
grave –, sur les aspects les plus techniques de
l'activité des sophistes. Certains se sont

occupés de mathématiques, ainsi Hippias et Antiphon, et ils ont apporté du nouveau en ce
290 domaine. D'autres se sont occupés de l'exercice de la mémoire, comme Hippias. Plusieurs ont contribué à l'histoire par l'établissement de divers recueils de faits. Ces aspects de leur activité doivent être rappelés, mais ne seront pas étudiés ici, cela pour tenir compte des possibilités d'attention du lecteur et afin de mieux dégager la continuité générale de l'aventure intellectuelle qui se jouait.

De plus, dans l'interprétation des œuvres, nous
300 avons laissé de côté, pour les raisons déjà indiquées, les interprétations faites au nom de philosophies postérieures : nous avons voulu nous en tenir à ce que pouvaient comprendre les lecteurs du temps. C'était peut-être un peu moins suggestif, mais c'était en tout cas plus conforme au souci de la vérité historique.

Enfin, au nom du même souci, nous n'avons
jamais lait intervenir ce que l'on a appelé la seconde sophistique, c'est-à-dire un mouvement
310 intellectuel fondé sur la rhétorique et inspiré par l'exemple des sophistes du Ve siècle. Cette seconde sophistique se place au IIe siècle après J.-C., soit sept siècles après celle qui nous occupe ; elle est à la fois beaucoup plus vouée à la rhétorique que la première et beaucoup plus ouverte aux tendances irrationnelles, qui

fleurissaient à l'époque. Encore une fois, pour
qui réfléchit sur la rhétorique ou sur le langage, ce rapprochement a de l'intérêt ; il n'en a aucun
320 pour qui cherche à comprendre ce qui s'est passé et ce qui s'est pensé dans l'Athènes du Ve siècle.

Ces choix commandaient donc un certain nombre d'abandons. En revanche, ils fondent une espérance, qui est celle de réparer une injustice.

Car là est le nœud de l'affaire : ces maîtres ont été de grands maîtres. Mais il se trouve qu'on les a aussi accusés d'être de mauvais maîtres. À
330 diverses époques, mais déjà dans l'Athènes du temps, ils furent attaqués, publiquement. On les accusa, en fait, de tout : d'avoir ruiné la morale, rejeté toute vérité, semé la mauvaise foi, libéré les ambitions, perdu Athènes. Platon a joué son rôle dans ce mouvement de protestation ; mais il n'a pas été le seul. Et le résultat a été que ce beau titre qu'ils avaient acquis, en s'appelant « sophistes », c'est-à-dire spécialistes de sagesse, est vite devenu et est resté jusqu'en
340 notre temps synonyme d'hommes retors. Pourquoi ? Comment ? Ces hommes étaient-ils si peu dignes d'avoir les disciples qu'ils ont eus ? Étaient-ils de tels mécréants ? Ou bien y a-t-il un malentendu ? Et, dans ce cas, d'où vient-il ?

Ces questions sont celles qui nous avaient vaguement arrêtée, stimulée et retenue, au cours de bien des années de recherche et de lecture ; elles forment le sujet de ce livre.

350 Elles impliquent un souci de méthode, qui ne s'impose pas de même aux ouvrages habituellement consacrés aux sophistes : il fallait, en effet, éviter à tout prix de confondre les grands sophistes avec leurs trop complaisants disciples. Ce sont ces derniers qui, en général, ont été les vrais, et peut-être les seuls amoralistes. C'est pourquoi il faut prendre garde de ranger le Calliclès de Platon parmi les sophistes, quand rien ne suggère qu'il l'ait été ;
360 la différence peut être décisive ; et la confusion, trop souvent admise, risque de fausser complètement les données. De même Euripide peut être influencé par les sophistes : il n'a jamais été l'un d'eux. Enfin, tel philosophe comme Démocrite peut être très proche de ses contemporains les sophistes, mais son orientation était autre, tout comme son cadre d'activité. Il fallait tracer une limite très ferme. C'était là la seule chance de replacer les
370 sophistes proprement dits dans le bon éclairage et de découvrir comment on a trop aisément déformé leur pensée.

Il nous a semblé que l'on pouvait ainsi, tout à la fois, éclairer un aspect capital de l'histoire de la

pensée grecque, et peut-être aider à comprendre comment se fausse le dialogue entre une pensée théorique serrée et un public plus ou moins bien renseigné et plus ou moins apte à la saisir. Ces malentendus étaient possibles à Athènes : une
380 information devenue plus large mais non pas pour autant plus exacte les rend possibles en tout temps, et donne à l'aventure athénienne une saveur malheureusement exemplaire.

C'est sur ce dialogue entre les sophistes et l'opinion athénienne que nous avons donc tenté d'attirer l'attention, en considérant ceux-ci dans leurs rôles divers – de professeurs, de penseurs aux idées hardies, de moralistes lucides et de théoriciens de la politique. Dans chaque
390 domaine se répète la même histoire, qui fait défiler successivement les découvertes audacieuses, le scandale, les critiques, et finalement le retour, après des retouches et une décantation, aux voies qu'ils avaient indiquées. Or ces voies – on le verra – sont encore très largement les nôtres, vingt-cinq siècles plus tard.